

DESIR DE CONSTRUIRE POUR PLAISIR D'HABITER

Jean-Michel Léger

Léonard & Weissmann, appartiennent à cette École de Paris qui participe au renouvellement de la métropole sans blesser le regard du passant, mais sans non plus renoncer à la modernité ou au confort. Leur architecture résulte de leur culture et d'une formation longue, complexe, faite de détours européens et américains qui les ont conduits, ensemble ou séparément, de Strasbourg à Paris et de Venise à San Francisco. Comme nombre d'architectes du logement aujourd'hui, ils réparent des tissus urbains plus ou moins déchirés dans Paris et les périphéries. L'agir étant le propre des architectes, c'est par des verbes que peuvent être traduites quelques-unes des intentions manifestées par Léonard & Weissmann dans leurs projets de logements.

servir

Servir, c'est rappeler que le logement social est une cause, c'est-à-dire un engagement dans la fabrication de la ville et du quotidien des citoyens, ce qui implique un investissement total, comme dans tout autre programme plus prestigieux. Léonard & Weissmann comptent ainsi parmi les derniers représentants de la profession qui œuvrent à la dignité du logement social par l'architecture.

Inscrire, traduire, contredire, construire

Après l'inscription-dans-le-site, l'inscription-dans-l'existant pourrait être rangée en haut de la pile des idées reçues – manipulées au demeurant bien au-delà du cercle des architectes et des urbanis-

tes – si la manière avec laquelle des professionnels tels que Léonard & Weissmann n'en démontreraient la justesse dans de nombreuses situations. Construire sans détruire l'équilibre pré-existant, moderniser sans violenter, interpréter sans pasticher, traduire de nouveaux besoins sans trahir les anciennes formes d'habitats, forment le verbe d'une recherche toujours en équilibre.

Leur projet le plus exemplaire à cet égard est celui de la rue Delaître et de la rue des Panoyaux, dans le quartier de Ménilmontant (Paris-XX^e), qui est une véritable leçon d'inscription urbaine. Pour ce projet, ils ont été accompagnés par Bernard Huet. Il faut entrer dans la cour de la rue des Panoyaux (au n° 43) pour percevoir comment Léonard & Weissmann et Huet se sont entendus pour élever deux étroits immeubles de brique rouge adossés à deux pignons qui, comme deux frères, se ressemblent sans être jumeaux, en se distinguant légèrement par la géométrie des fenêtres et le couronnement. Sur la rue Delaître, l'écriture est toute autre, renforcée par un béton blanc apparent et une différenciation des niveaux, les étages supérieurs étant d'un côté creusés de loggias, de l'autre augmentés de bow-windows en bois; mais le bâtiment s'inscrit clairement dans le gabarit, le plan des façades et la couleur des immeubles existants de plâtre peint ou de brique claire.

Le deuxième exemple pourrait être celui de l'immeuble d'angle formé par la rue Didot et la cité Bauer (Paris-XIV^e), pittoresque petite rue de maisons dont le portail en bois sculpté est bien connu des amateurs de curiosités. L'immeuble d'angle fut

longtemps un genre que les architectes ont tiré du côté de la monumentalité et de l'égalité de traitement, quelle que soit son orientation. Or l'angle en question forme une équerre nord-est/sud-est. Son traitement donne lieu à un surinvestissement savant pour donner forme à seulement huit logements. La façade sud-est est plissée de manière à donner davantage de soleil aux appartements d'angle pénalisés par le nord-est, le raccord avec la première maison de la cité Bauer étant réalisé au moyen d'un bâtiment de même hauteur, doté d'un jardin. Un autre cas est celui de l'avenue d'Italie, où Léonard & Weissmann ont su utiliser au mieux le potentiel d'une parcelle longue et étroite en y variant les densités. Construire cent logements exigeait selon eux de se placer au milieu du terrain, alors que d'autres candidats du concours s'adossaient aux héberges et ne réussissaient pas à réaliser le programme, compte tenu des prospects. Remarquable là aussi est l'accrochage de leur barrette à la barre R+9 voisine, au moyen d'un premier bâtiment de même hauteur. Bordée de buissons de camélias, l'allée de dalles de schiste et le hall traversant rappellent le meilleur de l'architecture moderne résidentielle des beaux-quartiers. Traduire le site, c'est aussi contredire ses contraintes, donner plus que ce que le terrain ne semble offrir, pour la ville comme pour l'habitant. A Boulogne, près du pont de Billancourt, c'est parvenir à construire un étage de plus, qui a permis d'emporter le concours. Les prospects sont au demeurant respectés, au prix d'un léger fruit du bâtiment, dont les niveaux s'avancent progressivement vers la rue, quitte à réduire progressivement la largeur du balcon. De plus, étant mitoyen d'un immeuble de Pouillon, noblesse oblige, la traduction du site implique d'abord de dessiner une façade ordonnancée.

Tenir

Autre expression favorite de la profession: «tenir la rue». Dans l'opération déjà évoquée de

Ménilmontant, Léonard & Weissmann ont montré que la rue pouvait être tenue en prenant du recul, au sens propre, sans suivre l'alignement prescrit «naturellement». En effet, s'aligner, c'était refermer une cour qu'ils ont préféré ouvrir sur l'étroite rue Delaître, qui avait bien besoin d'un peu de respiration – tout comme ses habitants.

De la même manière tiennent-ils la rue Julien-Lacroix à l'angle qu'elle forme avec la rue de Belleville au carrefour meurtri depuis 1970 et dont seul l'angle le plus mal orienté a été aménagé en la placette Fréhel, une des plus inhospitalières de Paris, quoique l'une des plus connues grâce à l'échafaudage volant signé Ben. L'immeuble d'angle s'étant effondré lors la construction de la ligne de métro n° 11 au début des années 1930, le terrain était inconstructible et appartenait à la Ville de Paris, jusqu'à ce que celle-ci se décide enfin à trouver une solution à cette béance incongrue. Léonard & Weissmann ont gagné l'étude de définition en présentant trois réponses, dont l'une «tient» l'angle en aménageant une faille rue Julien-Lacroix de manière à donner une ouverture à une cour arrière agréablement plantée. Les deux façades de l'immeuble d'angle à construire ont deux visages: celui de la rue de Belleville se place dans la continuité, celui de la rue Julien-Lacroix, le plus visible pour le passant et depuis lequel l'habitant aura vue sur la Tour Eiffel, affirme sa double visibilité par un jeu de minces bow-windows en métal laqué et bois exotique. De la terrasse et du jardin planté sur le toit du bâtiment neuf, il est attendu des vertus d'aide à la réinsertion de personnes dépressives, car ces logements ne sont pas de simples logements sociaux: les associations n'en ont pas voulu. Certes, Belleville est un quartier suffisamment populaire pour mériter un soupçon de mixité sociale, mais les critères d'attribution du logement social sont suffisamment ouverts aux bobos. Tant pis pour eux!

Tenir une voie nouvellement créée est également le pari engagé à Villiers-le-Bel (Val-d'Oise) après

que l'urbaniste du projet de résidentialisation a classiquement choisi de couper en deux une barre pour y ouvrir une rue perpendiculaire. Léonard & Weissmann ne renient pas la forme de la barre préexistante mais enrichissent les leurs par la distinction entre soubassement, corps et attique, qui spécifie le rez-de-chaussée, mais aussi un dernier étage en retrait derrière terrasse – ce qui devrait être la règle partout et pas seulement pour des raisons de prospect.

Mais, avant tout, tenir, c'est tenir ses convictions jusqu'au bout face au maître d'ouvrage et à l'entreprise pour qui leurs propositions sont incompréhensibles, coûteuses, inutiles, risquées : pourquoi des maisons de ville à l'intérieur d'un îlot, pourquoi une double peau quand une simple suffirait, pourquoi percer deux fenêtres au lieu d'une, pourquoi dessiner des plans sophistiqués pour des gens simples, pourquoi des cuisines ouvertes, pourquoi des bow-windows et pas des fenêtres ordinaires, pourquoi des duplex et pire, pourquoi des duplex inversés, pourquoi du blanc et non pas de la couleur, pourquoi de la couleur et non pas du blanc ? Tenir ses convictions sans chercher le consensus, l'expérience révélant que celui-ci est généralement réuni lorsque l'œuvre est livrée !

Ouvrir

A Boulogne, c'est la vue plein sud sur la Seine et les coteaux boisés d'Issy-les-Moulineaux et Meudon, mais la contrariété d'une voie rapide, qui ont déterminé une proposition très différente de leurs autres projets de logement. La vue exceptionnelle et l'orientation appelaient à ouvrir largement l'horizontalité et la verticalité des appartements, au point de vouloir supprimer la lisse d'un garde-corps. Aussi ont-ils inventé une double peau vitrée de toute hauteur pour protéger de la chute comme du bruit de la voie rapide (gain acoustique de 3 db), la ventilation étant assurée par la disposition en quinconce de vitres séparées par un vide de 10 cm. Contre le risque de surchauffe l'été, les

logements traversant sont protégés par des stores et rafraîchis au nord par une circulation d'air frais – dispositif d'ensemble dont l'efficacité justifierait qu'il soit l'objet d'une évaluation.

La « mise en boîte » des fenêtres apparaît pour la première fois dans le projet de résidence pour personnes âgées de Seiches-sur-le Loir (Maine-et-Loire), après qu'une réflexion a été entamée à l'occasion de la réhabilitation de l'hôpital Charles-Foix d'Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). La problématique est celle du temps passé devant sa fenêtre par la personne âgée ou malade astreinte à sa chambre et à son lit. On connaît la réponse d'Aalto à Paimio ; le paysage agricole de Seiches ne vaut pas l'épaisse forêt finlandaise, mais la technologie permet aujourd'hui d'aménager une baie de toute la hauteur et de toute la largeur de la chambre, manifestée en façade par une boîte posée sur le nez de dalle. Le même dispositif est proposé dans une seconde résidence à Argentat (Creuse), après avoir été repris dans les logements sociaux de la rue Delaître. Non seulement la boîte extérieure manifeste le duplex mais l'espace intérieur de la fenêtre est garni de boiserie et disposé de manière à s'y asseoir : la fenêtre devient alors une vraie fenêtre habitée. A Villiers-le-Bel, le très grand bow-window, projection de l'espace intime vers l'extérieur, occupera toute la largeur du séjour ; en contre-partie, le verre sera réfléchissant et multipliera la perception des arbres depuis la rue. Dans le XIV^e arrondissement, rue Didot/cité Bauer, les volets réservés aux chambres sont volontairement non rabattables sur la façade de manière à cadrer la vue et à affirmer à l'extérieur l'usage de la pièce.

Ouvrir, donc, mais de manière différenciée pour le séjour et les chambres, et ouvrir sans systématisme dans la géométrie ou dans le nombre des ouvrants, sans préférence dogmatique pour la fenêtre en hauteur ou en longueur.

À une autre échelle, l'ouverture d'une brèche dans la barre de Villiers-le-Bel n'a pas davantage été

choisie que l'ouverture dans l'opération parisienne de la rue de la Py ; celle-ci était imposée par la RATP, qui devait pouvoir faire passer des engins de grande hauteur. Léonard & Weissmann y répondent, non pas en ouvrant une porte monumentale sous un bâtiment-pont, mais en édifiant deux bâtiments qu'ils relient par des galeries et des terrasses selon des dispositifs que l'on connaît bien en Italie depuis Terragni, mais que l'on voit trop peu en France. Autre bénéfice de la brèche : ouvrir des vues latérales pour les appartements de la rue de la Py orientés sans cela au nord. Bref, ouvrir une brèche dans les contraintes du site.

Blémir

Blémir quand, hélas, à la suite d'un appel d'offres infructueux, il leur faut se résoudre à une opération de façadisme, avec reconstruction d'un bâtiment neuf derrière le bel immeuble pré-haussmannien aligné sur l'avenue d'Italie.

Mais aussi rougir, verdier et bleuir – le peintre et aquarelliste étant plutôt Jean Léonard. Le premier déplacement de la couleur de l'intérieur à l'extérieur des bâtiments s'est produit à l'occasion d'un projet de concours non abouti pour un musée mémorial de la deuxième guerre mondiale dans une ville du Nord. Depuis, il est presque possible de reconnaître les bâtiments de Léonard & Weissmann à leur gamme de couleur très maîtrisée, ni primaire ni pastel, issue de patientes recherches et appliquée uniquement à des éléments verticaux (meneaux ou poteaux) qui les distinguent dans la façade, mais selon un cinétisme d'une grande discrétion.

Construire pour accueillir

Construire plus pour gagner en urbanité, pour que la ville soit hospitalière envers les nouveaux arrivants et non pas réservée aux derniers arrivés : si Léonard & Weissmann réfléchissent, aux côtés de l'équipe réunie autour de MVRVD pour le Grand Paris, à une densification raisonnée, c'est après

avoir constaté combien la faible densité est devenue la doxa pour tous les élus des communes d'Ile-de-France. À Villiers-le-Bel, leur projet doit suivre les directives du plan urbain qui trace une voie trop large et limite les niveaux à R+3 + attique alors que le double serait possible. Que les élus aient abaissé le COS moyen de Paris de 3 à 2,5 signifie que, désormais, on construira moins que ce que l'on aura démolit. Une des illustrations est donnée par leur projet de Belleville, où ils réhabiliteront l'immeuble existant rue Julien-Lacroix pour la simple raison que sa démolition n'aurait pas permis de reconstruire autant de surface habitable. Ainsi, la ville ne se renouvellera-t-elle plus que par une réduction de la densification, sans opération neuve dont la densité est insuffisante pour en assurer leur rentabilité. Un tel choix leur paraît anti-économique et anti-démographique, compte tenu de la forte demande exprimée à Paris, mais il devient anti-démocratique lorsqu'il atteint des villes de banlieue qui procèdent aux mêmes choix, par frilosité, en confondant densité, hauteur et cohabitation sociale. Ce n'est pas parce que construire répond aussi, ou d'abord, si l'on préfère, à la logique du BTP qu'elle s'y réduit. Avant d'être un projet pour les architectes et un chantier pour les entreprises, avant d'être la matière première de la ville, l'habitation appartient aussi à cette histoire continue de l'architecture qui « commence à l'époque où les murs s'ouvrirent et où apparut la colonne, lorsque la musique envahit l'architecture »... N'est-ce pas suffisant ?